

Le menteur

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Refuge de l'ange, 2008
Si tu m'abandonnes, 2009
La Maison aux souvenirs, 2009
Les Collines de la chance, 2010
Si je te retrouvais, 2011
Un cœur en flammes, 2012
Une femme sous la menace, 2013
Un cœur naufragé, 2014
Le Collectionneur, 2015

Nora Roberts

Le menteur

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Joëlle Touati*



Titre original
The Liar

Première publication aux États-Unis par G. P. Putnam's Sons, 2015.

© Nora Roberts, 2015
Tous droits réservés.

*Les personnages, les lieux et les situations de ce récit étant purement
fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes
ne saurait être que fortuite.*

© Éditions Michel Lafon, 2016, pour la traduction française
118, avenue Achille-Peretti
CS70024-92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

*À JoAnne,
mon amie de toujours.*

PREMIÈRE PARTIE

FAUX-SEMBLANTS

*Ce n'est pas le mensonge qui passe par l'esprit qui fait le mal,
c'est celui qui y entre et qui s'y fixe.*

FRANCIS BACON

1

Dans la gigantesque villa – elle garderait toujours le souvenir d’une maison démesurée –, Shelby s’installa derrière l’imposant bureau de son mari, en bois de zebano verni, fabriqué sur mesure en Italie, de même que le fauteuil en cuir, digne d’un ministre, de couleur expresso. Surtout pas marron. Richard tenait à ce genre de précision.

Lorsque Shelby s’était étonnée, par plaisanterie, qu’il y ait des zèbres en Italie, il l’avait gratifiée de ce détestable regard, signifiant qu’en dépit de la somptueuse villa, des vêtements haute couture et de l’énorme diamant à l’annulaire de sa main gauche, elle resterait toujours Shelby Anne Pomeroy, une fille de la campagne, originaire d’un trou perdu au fin fond du Tennessee.

Au début de leur idylle, il aurait ri de son humour. Il affirmait qu’elle était la lumière de sa vie. À ses yeux, elle avait cependant très vite perdu de son éclat.

L’homme rencontré cinq ans plus tôt par une belle soirée d’été l’avait arrachée à son monde et transportée dans un univers de rêve. Il l’avait traitée comme une princesse, emmenée dans des lieux qu’elle pensait ne jamais connaître autrement que par les romans ou le cinéma. Et il l’avait aimée. S’en souvenir était important. Il l’avait aimée, désirée, et lui avait offert tout ce qu’une femme pouvait souhaiter.

Il « subvenait à ses besoins », disait-il.

Peut-être avait-il été contrarié par sa grossesse, peut-être avait-elle été effrayée – l’espace de quelques secondes – par l’expression qui s’était peinte sur son visage quand elle lui avait annoncé la nouvelle. Mais ne l’avait-il pas épousée ? Cette escapade à Las Vegas avait été une aventure fabuleuse.

Le menteur

Ils filaient alors le parfait amour. Oui, il fallait s'en souvenir, chérir la mémoire de ces bons moments. Les souvenirs étaient précieux lorsqu'on se retrouvait veuve à vingt-quatre ans. Et, de surcroît, criblée de dettes. Elle avait été victime d'une terrible tromperie.

Les notaires, les avocats, les comptables et les agents du fisc lui avaient tout expliqué : fonds spéculatifs, hypothèques, emprunts toxiques. Ils s'exprimaient dans un jargon qu'elle ne comprenait pas davantage que le chinois. Néanmoins, elle avait en gros retenu que la gigantesque villa appartenait à la banque. Les voitures avaient été acquises en crédit-bail, et les redevances n'avaient pas été honorées.

Les meubles ? Achetés à crédit, mensualités également impayées.

Quant aux impôts, elle préférait ne pas y penser. Le sujet la terrifiait.

Depuis deux mois et huit jours que Richard était décédé, elle avait l'impression de ne rien faire d'autre que se soucier de choses dont il lui avait toujours dit de ne pas s'inquiéter. Il « gérait », affirmait-il avec ce regard détestable. Elle n'avait pas à mettre son nez dans ce qui ne la regardait pas.

Hélas, elle y était obligée, à présent, puisqu'il lui avait légué sa responsabilité envers les créanciers, les banques, les sociétés de prêt, le gouvernement. Les sommes réclamées atteignaient des montants qui la tétanisaient.

Or elle ne pouvait pas se permettre de rester dans l'inertie. Elle avait une fille. Callie devait être préservée. Pauvre petite Callie, qui n'avait que trois ans... pensa-t-elle en luttant contre les larmes.

– Ne pleure pas, s'enjoignit-elle. Elle n'a plus que toi, ne te laisse pas abattre. Tu ne t'en sortiras qu'en prenant le taureau par les cornes.

Rassemblant son courage, elle ouvrit le classeur étiqueté « Papiers personnels ». Les liquidateurs judiciaires lui avaient rendu tous les documents qu'ils avaient emportés, mais pas les ordinateurs. Qu'à cela ne tienne, des dossiers en carton présentaient une réalité plus tangible que des fichiers informatiques.

Avec un peu de chance, elle y trouverait peut-être une solution, la priorité étant l'éducation de Callie. Dès que possible, bien sûr, elle chercherait un emploi, mais cela ne suffirait pas à rembourser les dettes.

L'argent ne faisait pas le bonheur, se rappela-t-elle en feuilletant une liasse de factures : costumes, chaussures, restaurants, chambres d'hôtel... jets privés. Le luxe n'était qu'un plaisir factice, elle en avait pris conscience après le tourbillon féerique de la première année, après la naissance de Callie.

Devenue mère, elle n'avait plus rien désiré qu'un foyer.

Elle leva les yeux, contempla le bureau de Richard. Les tableaux contemporains aux couleurs criardes, les murs blancs qui, selon lui, mettaient les œuvres d'art en valeur, les meubles en cuir ou en bois sombre.

Cette maison ne lui avait jamais plu. Certes, ils n'y avaient emménagé que trois mois plus tôt, mais elle avait perçu dès le premier instant qu'elle ne s'y sentirait jamais chez elle.

Il l'avait achetée sans la consulter, meublée sans lui demander son avis. Une surprise, avait-il dit, en poussant la porte de l'immense demeure, pleine de lugubres échos, dans la banlieue résidentielle de Villanova, l'une des plus huppées de Philadelphie.

Malgré la froideur de la déco et l'intimidante hauteur des plafonds, elle avait feint de la trouver à son goût, contente de poser enfin ses valises après les déménagements répétés. Callie aurait un foyer, elle serait scolarisée dans une bonne école. Elle jouerait dans le quartier en toute sécurité, se lierait d'amitié avec les enfants du voisinage.

De tout son cœur, Shelby avait espéré se faire, elle aussi, des amies. Elle n'en avait pas eu le temps.

Mensonges, tout n'avait été que mensonges. Y compris la police d'assurance-vie de dix millions de dollars. Y compris le compte destiné au financement des études universitaires de Callie.

Pourquoi ?

Elle préférerait ne pas se poser la question. Richard n'étant plus de ce monde, elle n'obtiendrait jamais de réponse.

Dans un premier temps, décida-t-elle, elle déposerait ses vêtements dans un dépôt-vente, ainsi que ses chaussures, cravates, tenues de sport, clubs de golf, matériel de ski, etc.

Oui, elle vendrait tout ce qui n'avait pas été saisi. Sur eBay, s'il le fallait. Ou, pourquoi pas, par l'intermédiaire d'un prêteur sur gages. Elle-même avait aussi des vêtements à revendre. Sans parler des bijoux.

Ses yeux se posèrent sur le diamant qu'il lui avait passé au doigt à Las Vegas. Elle garderait son alliance. En revanche, elle se séparerait du diamant. Pour Callie.

Les « papiers personnels » compulsés, elle ouvrit le dossier médical.

Richard prenait soin de lui. D'ailleurs, elle devrait résilier ses adhésions au country-club et au centre de fitness ; cela lui était sorti de l'esprit. Il s'entretenait, veillait sur sa forme et sur sa ligne, ne loupait jamais un check-up.

Le menteur

Elle jetterait toutes les vitamines et tous les compléments alimentaires qu'il prenait religieusement chaque matin. Elle jetterait également toutes les ordonnances. À quoi bon les conserver ? L'homme qui veillait sur sa ligne et sur sa forme s'était noyé dans l'Atlantique, au large des côtes de Caroline du Sud, à l'âge de trente-trois ans.

Détruire, avant de jeter. Richard détruisait tout ; il avait une déchiqueteuse dans son bureau et, régulièrement, il y broyait des montagnes de paperasse.

Paradoxalement, il avait soigneusement archivé les résultats de ses bilans sanguins, ses certificats de vaccination contre la grippe... L'attestation délivrée par le service des urgences quand il s'était luxé un doigt en jouant au basket – Seigneur, il y avait déjà trois ans de cela.

Encore plus vieux, le document suivant datait de presque quatre ans. Shelby poussa un soupir, puis fronça les sourcils. Le nom de ce médecin lui était inconnu. Évidemment, elle ne se souvenait pas de tous ceux qu'ils avaient consultés, ici ou là, au fil de leurs déménagements, mais ce spécialiste exerçait à New York, alors qu'eux-mêmes habitaient à cette époque à Houston.

– Bizarre... murmura-t-elle.

Soudain, un froid glacial envahit tout son être – son esprit, son cœur, ses entrailles. Les mains tremblantes, elle éloigna la feuille de ses yeux, comme si les mots pouvaient être différents à distance.

Tristement, noir sur blanc, ils demeuraient les mêmes.

Le 12 juillet 2011, Richard Andrew Foxworth avait subi une intervention chirurgicale au centre médical de Mount Sinai. Une vasectomie, pratiquée par le Dr Dipok Haryana.

Il s'était fait stériliser, à l'insu de son épouse. Leur fille avait à peine deux mois, et il s'était fait opérer pour ne plus avoir d'enfant. Pourtant, il s'était montré enthousiaste lorsque Shelby avait commencé à parler d'un petit frère ou d'une petite sœur. Et il avait accepté les tests de fertilité, en même temps qu'elle, un an plus tard, quand ils n'étaient toujours pas parvenus à concevoir.

Elle entendait encore sa voix : « Détends-toi, Shelby, pour l'amour de Dieu. Si ça te stresse autant de faire un bébé, on n'y arrivera jamais. »

– Aucun risque, tu avais fait en sorte que ce ne soit plus possible. Tu m'as menti, une fois de plus. Alors que, chaque mois, mon cœur se serrait... Comment as-tu pu ?

Elle se leva du bureau, se frotta les yeux.

Juillet, mi-juillet, Callie n'avait que huit semaines. Un voyage d'affaires, avait-il dit, elle s'en souvenait très bien, à présent. À New York, en effet : sur ce point, il avait dit vrai. Elle n'avait pas voulu emmener un nourrisson dans une grande métropole. Du coup, il lui avait réservé un avion privé pour le Tennessee. Encore une surprise. Il y avait longtemps qu'elle n'était pas allée voir sa famille, avait-il dit. Sa mère et sa grand-mère seraient aux anges de passer quelques semaines avec la petite Callie, qu'elles ne connaissaient pas encore.

Shelby lui en avait été infiniment reconnaissante. Or il ne désirait qu'une chose : se débarrasser d'elle pendant qu'il se faisait opérer afin de ne plus procréer.

Sur le bureau, elle s'empara de la photo qu'elle avait fait encadrer pour lui. Une photo d'elle et de Callie, prise par son frère Clay lors de ce séjour. Un cadeau de remerciement, qu'il avait semblé apprécier, puisqu'il l'avait toujours laissé en vue sur son bureau.

– Encore un mensonge. Tu ne nous as jamais aimées. Sinon tu n'aurais pas pu me mentir de la sorte.

De rage, elle faillit fracasser le cadre. Seul le visage de sa fille la retint. Elle reposa le portrait avec autant de précaution que s'il s'agissait d'un précieux bibelot en porcelaine.

Puis elle s'assit sur le plancher – elle ne pouvait pas se rasseoir au bureau –, s'adossa contre le mur blanc, sous un tableau aux couleurs discordantes, et fondit en larmes. Non parce que l'homme qu'elle avait aimé était mort. Mais parce qu'il n'avait jamais existé.

Pas le moment de dormir, Shelby n'avait pas de temps à perdre. Bien qu'elle détestât le café, elle se prépara un double expresso, avec le percolateur italien de Richard.

Malgré la migraine qui pulsait à ses tempes, stimulée par la caféine, elle passa en revue chacun des documents contenus dans le classeur, les triant par piles.

Les notes d'hôtel et de restaurant, sous un œil dessillé, montraient qu'il n'avait pas seulement menti, mais qu'il l'avait aussi trompée.

Des frais de service d'étage trop élevés pour une personne seule, la facture d'un bracelet Tiffany – qu'il ne lui avait jamais offert –, 5 000 dollars de lingerie La Perla – sa marque fétiche –, un reçu pour un week-end dans un *bed and breakfast* du Vermont – aux dates où il était censé finaliser un contrat à Chicago –, et tout devenait clair comme de l'eau de roche.

Le menteur

Pourquoi avoir gardé les preuves de ses mensonges et de ses infidélités ? Parce qu'elle avait confiance en lui, réalisa-t-elle.

Qu'elle avait bien voulu fermer les yeux. Elle avait flairé une liaison, et il devait se douter qu'elle le soupçonnait. Mais il ne craignait pas que sa docile épouse se permette de fouiller dans ses papiers.

En effet, jamais elle n'aurait fait une chose pareille. Et jamais elle ne lui aurait posé de questions, il le savait.

Combien de maîtresses avait-il eues ? s'interrogea-t-elle, bien que peu lui importât le nombre. Une, c'était déjà trop. Toutes devaient être plus sophistiquées, plus intéressantes que la fille du fin fond du Tennessee qui s'était bêtement laissé mettre enceinte à dix-neuf ans, naïve et subjuguée.

Pourquoi l'avait-il épousée ?

Peut-être l'aimait-il, au moins un peu. Il la désirait, en tout cas. Mais sur le long terme, elle n'avait pas su le contenter.

De toute façon, il était mort, maintenant.

Ce qui ne l'excusait pas.

Il l'avait humiliée, et lui avait, de surcroît, laissé des dettes qui l'accablent pendant des années, au risque de compromettre l'avenir de leur fille.

Cela était impardonnable.

Elle consacra encore une heure à passer son bureau au crible. Le coffre-fort avait été vidé. Ignorant la combinaison, elle n'avait pu donner aux liquidateurs que l'autorisation de le faire ouvrir.

S'ils avaient saisi la plupart des documents qu'ils y avaient trouvés, ils n'avaient pas touché aux 5 000 dollars en espèces. Elle les prit, ainsi que le certificat de naissance de Callie et leurs passeports.

Elle ouvrit celui de Richard, observa la photo.

Un bel homme, brun aux yeux noisette, les traits réguliers, le charisme d'un acteur de cinéma. Shelby avait regretté que Callie n'ait pas hérité de ses fossettes, ces maudites fossettes qui l'avaient tant charmée.

Il était peu probable qu'elle quitte le pays, mais, dans le doute, elle emporterait les passeports et détruirait celui de Richard. Ou plutôt, elle demanderait aux avocats ce qu'elle devait en faire.

Elle ne découvrit rien de caché. Néanmoins, elle réexaminerait tout avant de se débarrasser de quoi que ce soit.

Énervée par la caféine, elle traversa le grand vestibule sur deux niveaux, gravit le majestueux escalier incurvé, à pas feutrés, en grosses chaussettes de laine sur le parquet ciré.

Sans faire de bruit, elle entra dans la chambre de Callie. La fillette dormait les fesses en l'air, sa position favorite. Elle lui déposa un baiser sur la joue, remonta la couverture sur ses épaules puis, laissant la porte entrebâillée, elle gagna la suite parentale, au fond du couloir.

Elle détestait cette pièce, les murs gris argent, la tête de lit en cuir noir, les lignes minimalistes du mobilier, noir aussi.

Elle la haïssait encore plus maintenant qu'elle savait qu'elle avait fait l'amour avec lui dans cette chambre alors qu'il couchait avec d'autres ailleurs.

Le ventre noué, elle songea qu'il lui faudrait consulter un médecin, pour s'assurer qu'il ne lui avait rien transmis. Inutile de s'inquiéter à l'avance, elle prendrait rendez-vous dès le lendemain.

Elle pénétra dans le dressing de Richard, presque aussi grand que la chambre de son enfance, à Rendezvous Ridge.

Certains costumes semblaient n'avoir jamais été portés. Armani, Versace, Cucinelli. Il affectionnait les marques italiennes. Elle s'empara d'une paire de mocassins noirs Ferragamo, en examina les semelles. Comme neuves.

D'un placard, elle sortit une série de housses à vêtements.

Dans la matinée, elle emporterait tout ce qu'elle pourrait au dépôt-vente.

– J'aurais dû le faire plus tôt, marmonna-t-elle.

À sa décharge, elle avait été sous le choc du décès, puis elle avait été accaparée par les avocats, les comptables, les agents du fisc.

Elle vérifia les poches d'un costume anthracite rayé afin de s'assurer qu'elles étaient vides, puis le glissa dans une housse. Cinq costumes par housse, calcula-t-elle. Quatre housses de costumes ; cinq, voire six, de vestes et de manteaux. Sans compter les chemises et les pantalons décontractés.

Cette tâche répétitive lui vida l'esprit. Faire le vide lui alléga le cœur, quelque peu.

Elle hésita un instant devant le blouson d'aviateur en cuir bronze qu'elle lui avait offert et qu'il portait souvent – l'un des rares cadeaux de sa femme qu'il appréciait sincèrement.

Elle caressa la peau souple de l'une des manches et faillit céder à l'envie de le garder.

Puis elle repensa à la facture du chirurgien new-yorkais et fouilla rageusement les poches.

Vides, bien sûr. Il prenait soin chaque soir de déposer sa menue monnaie dans la soucoupe en verre sur la commode, son téléphone

Le menteur

sur le chargeur, ses clés sur le crochet près de l'entrée. Il veillait à ne rien laisser dans ses vêtements, de crainte de les déformer.

En tâtant la doublure – une habitude qu'elle tenait de sa mère –, elle sentit néanmoins quelque chose. La couture était légèrement déchirée.

À l'aide de petits ciseaux de manucure, elle élargit le trou – elle le recoudrait avant d'apporter le blouson au dépôt-vente.

Une clé avait glissé à l'intérieur. Elle l'examina à la lumière. À l'évidence, il ne s'agissait pas d'une clé de porte ni de voiture. Ce devait être celle d'un coffre bancaire.

Dans quelle banque ? Que renfermait-il ? Pourquoi avoir un coffre dans une banque quand on en possédait un chez soi ?

Bien que consciente qu'il convenait de la remettre aux avocats, elle décida d'omettre de la mentionner. Dieu seul savait ce que contenait ce coffre... Peut-être Richard y avait-il déposé la liste de ses maîtresses, or Shelby avait déjà essuyé son lot d'humiliations.

Elle trouverait la banque, le coffre, et elle aviserait.

On pouvait lui prendre la maison, les meubles, les voitures, les actions et les obligations – signes extérieurs d'une richesse que Richard ne possédait pas. On pouvait lui prendre les œuvres d'art, les bijoux, l'étole en chinchilla qu'il lui avait offerte pour leur premier – et dernier – Noël en Pennsylvanie.

Mais elle tenait à préserver ce qui lui restait de fierté.

Une petite main pressante la tira de ses rêves tourmentés.

– Maman, maman, maman ! Réveille-toi !

– Que veux-tu, ma chérie ?

Sans ouvrir les yeux, elle prit sa fille dans ses bras et la serra contre elle sur le lit.

– C'est le matin, maman. Fifi veut son petit déjeuner.

Fifi, le chien en peluche de Callie, se réveillait toujours la faim au ventre.

– Mmm, OK, marmonna Shelby sans bouger.

Elle n'avait jamais réussi à convaincre Callie, pas plus que Fifi, de se rendormir une petite heure auprès d'elle, mais elle parvenait en général à gagner quelques minutes.

– Tes cheveux sentent bon, murmura-t-elle.

– Callie a les cheveux de maman, répondit la fillette en lui tirillant une mèche.

– Oui, ma chérie.

Callie avait hérité de la rousseur de sa mère, celle des McNee.

Ainsi que de leurs bouclettes indomptables. Richard préférait les cheveux raides, alors Shelby se les faisait lisser chaque semaine.

– Callie a les mêmes yeux que maman.

Des yeux d'un bleu profond, presque violets, selon la lumière. De ses petits doigts potelés, la fillette souleva les paupières de sa mère.

– Tu as les yeux rouges, aujourd'hui, maman.

– Cinq minutes, mon lapin, s'il te plaît. Accorde-moi cinq minutes. Que veut manger Fifi ?

– Des bonbons !

Amusée, Shelby attrapa le caniche rose.

– Des bonbons pour le petit déjeuner, Fifi ? Tu sais qu'il n'en est pas question !

En riant, elle chatouilla les côtes de sa fille, dont les cris perçants ravivèrent la migraine de la veille.

– Allez, descendons prendre le petit déjeuner ! Ensuite, nous aurons des tas de choses à faire et des tas de gens à voir, ma petite fée adorée.

– Marta va venir ? demanda Callie.

Marta était la nounou que Richard avait absolument tenu à engager.

– Non, mon bébé, répondit Shelby en descendant l'escalier, sa fille dans les bras. Marta ne viendra plus, je te l'ai expliqué, tu te rappelles ?

– Comme papa ?

– Pas tout à fait. Je vais te préparer un délicieux petit déjeuner. Sais-tu ce qu'il y a de meilleur que les bonbons ?

– Les gâteaux !

– Presque. Les pancakes. Les chiots adorent les pancakes.

En riant, Callie posa la tête sur l'épaule de sa mère.

– Je t'aime, maman.

– Moi aussi, je t'aime, mon amour, répondit Shelby, en se promettant de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour que Callie ait une enfance heureuse et insouciante.

Après le petit déjeuner, elle aida sa fille à s'habiller, puis l'emmitoufla chaudement. Elle s'était réjouie de l'arrivée de la neige à Noël, puis l'avait à peine remarquée en janvier, après l'accident de Richard. À présent, mars venu, elle ne la supportait plus, et les températures ne semblaient pas vouloir se radoucir.

Dans le garage, elle installa Callie sur son siège auto, puis chargea les housses à vêtements dans le coffre de l'élégante berline, qu'elle n'aurait sûrement plus très longtemps.

Le menteur

Il lui faudrait rassembler de quoi acheter une voiture d'occasion. Fiable, et confortable pour une enfant. Un monospace, pensa-t-elle tout en manœuvrant hors du garage.

Elle conduisit prudemment. La chaussée était bien entretenue mais, quartier résidentiel ou non, le gel causait des dégâts et creusait des nids-de-poule.

Elle ne connaissait personne, ici. L'hiver avait été rude, elle était peu sortie. Puis Callie avait attrapé cette mauvaise grippe, raison pour laquelle elles n'avaient pas pu partir pour la Caroline du Sud avec Richard, où ils étaient censés passer des vacances en famille.

Elles auraient été avec lui sur le bateau... Préférant ne pas y penser, Shelby se concentra sur la route tandis que Callie babillait avec Fifi.

Devant le dépôt-vente, elle transféra la fillette dans sa poussette et, maudissant le vent glacial, extirpa les trois premières housses du coffre. La voyant ainsi chargée, une jeune femme l'accueillit sur le seuil du magasin.

– Je peux vous aider ?

– Volontiers, merci. C'est un peu lourd...

– Donnez, je vous en prie. Macey, viens vite ! De nouveaux trésors !

Une deuxième femme, enceinte de plusieurs mois, sortit de l'arrière-boutique.

– Bonjour, madame. Salut, ma jolie ! dit-elle à Callie.

– Tu as un bébé dans ton ventre.

– Exact, opina Macey en souriant, une main sur son abdomen rebondi. Soyez les bienvenues à Second Chances. Que nous apportez-vous de beau ?

Shelby jeta un coup d'œil autour d'elle. La boutique semblait principalement dédiée aux vêtements et accessoires féminins. Le rayon homme se limitait à un espace minuscule.

– Des articles masculins, surtout. Je croyais... Je ne savais pas...

– Impeccable, nous manquons justement de vêtements pour homme. Vous permettez que je regarde ?

– Je vous en prie.

– Vous n'êtes pas de la région ? s'enquit Macey.

– À vrai dire, je... Non.

– En visite ?

– Nous... J'ai emménagé à Villanova en décembre dernier, mais...

– Superbe ! Ces costumes sont splendides et en excellent état, commenta l'autre femme.

– Quelle taille, Cheryl ? demanda Macey.

Nora Roberts

– Trente-huit. Combien y en a-t-il ? Vingt ?

– Vingt-deux, précisa Shelby, en croisant discrètement les doigts. Et j'ai d'autres choses dans la voiture.

– Non ?! s'écrièrent les deux femmes à l'unisson.

– Les habits de papa ! déclara Callie tandis que Cheryl suspendait les costumes à un portant. On ne touche pas les habits de papa avec les doigts colleux.

– Chérie, ces dames ont les mains propres, la reprit Shelby, gênée, en se demandant comment expliquer la situation.

Sa fille la tira d'embarras.

– Mon papa, il est parti au ciel.

– Oh... Je suis désolée, murmura Macey, une main sur l'épaule de la fillette.

– C'est très joli, au ciel. Il y a des anges.

– Tout à fait, acquiesça Macey, approuvée par un hochement de tête peiné de Cheryl. Si vous alliez chercher le reste, suggéra-t-elle à Shelby. Vous pouvez nous laisser... Comment t'appelles-tu, ma belle ?

– Callie Rose Foxworth. Et lui, c'est Fifi.

– Bonjour, Fifi. Vous voulez bien rester avec nous pendant que maman va chercher ce qui reste dans sa voiture ?

Shelby n'hésita qu'un bref instant. Ces deux femmes n'avaient aucune raison de faire du mal à Callie.

– Sois bien sage, lui recommanda-t-elle. Je reviens dans une minute.

Des commerçantes très aimables, songea Shelby en reprenant le volant, direction le quartier des banques. Elles avaient tout accepté, en sachant certainement qu'elles n'écouleraient pas tout, mais Callie les avait charmées.

– Tu es mon porte-bonheur, Callie Rose.

La paille de son jus de fruit dans la bouche, la fillette esquissa un sourire, sans quitter des yeux le DVD de *Shrek*, qu'elle regardait pour la dix millième fois sur l'écran de la banquette arrière.

2

Six banques plus tard, Shelby estima qu'elle avait peut-être déjà eu suffisamment de chance pour la journée. Du reste, Callie avait besoin de se reposer.

Sitôt qu'elle l'eut fait manger et couchée pour la sieste – ce qui prenait toujours deux fois plus de temps qu'escompté –, elle s'arma de courage et écouta son répondeur ainsi que la boîte vocale de son portable.

Les sociétés de cartes de crédit lui avaient établi des échéanciers et s'étaient montrées aussi compréhensives qu'elle pouvait l'espérer. De même que le centre des impôts. Le prêteur hypothécaire avait accepté d'attendre que la maison soit vendue, et l'agence immobilière avait laissé un message demandant que Shelby la rappelle pour planifier les premières visites.

Elle se serait volontiers allongée un moment, elle aussi, mais elle préféra profiter de la sieste de Callie pour régler certaines choses.

Malgré son aversion, et pour des raisons purement pratiques, elle s'installa dans le bureau de Richard. Par souci d'économie de chauffage, elle avait fermé la plupart des pièces de la villa. Une flambée aurait été la bienvenue, songea-t-elle avec un regard de regret vers l'insert sous le manteau de marbre noir. Les feux de cheminée étaient la seule chose qu'elle aimait dans cette maison – savourer la beauté des flammes grâce à un simple clic sur un interrupteur. Or ce clic avait un coût qu'elle ne pouvait plus se permettre. Du reste, son pull et ses grosses chaussettes lui tenaient assez chaud.

Elle appela l'agence immobilière, et convint que celle-ci accueillerait les visiteurs le samedi et le dimanche. Pendant ce temps, elle irait se promener avec Callie.

Elle contacta ensuite l'entreprise, indiquée par le notaire, susceptible de racheter le mobilier et de lui épargner ainsi la saisie. Si celle-ci ne reprenait pas tout, Shelby mettrait les meubles en vente sur Internet – à condition, évidemment, qu'elle ait accès à un ordinateur.

Les vide-greniers n'étaient sûrement pas populaires dans le quartier et, de toute façon, il faisait trop froid.

Elle téléphona ensuite à sa mère, à sa grand-mère, puis à sa belle-sœur, et les pria de dire aux tantes et cousines qui avaient tenté de la joindre qu'elle allait bien et que Callie était en pleine forme. Accaparée par la succession, elle n'avait pas le temps de les appeler.

Et surtout, elle ne pouvait pas leur expliquer, pas tout, pas encore. Sa famille était au courant du décès de Richard, bien sûr, mais pour l'instant, elle ne se sentait pas la force d'en révéler davantage. Évoquer ses problèmes la mettait en rage et en larmes, et il restait encore trop de zones d'ombre à éclaircir.

Afin de s'occuper, elle monta dans la chambre et entreprit de trier ses bijoux. La bague de fiançailles, les boucles d'oreilles en diamants, cadeau de Richard pour son vingt et unième anniversaire. Le pendentif en émeraude qu'il lui avait offert à la naissance de Callie. D'autres cadeaux. Lui-même possédait six montres et une myriade de boutons de manchette.

Elle dressa une liste détaillée, comme pour les vêtements apportés au dépôt-vente. Puis elle rassembla les bijoux et leurs certificats dans un sac, et rechercha sur son smartphone une bijouterie pratiquant aussi bien l'achat que la vente.

Après quoi elle commença à remplir des cartons, emballa des photos, des cadeaux de sa famille, quelques objets auxquels elle tenait. L'agence immobilière lui avait conseillé de « dépersonnaliser » la maison, ce qui ne lui posait aucun problème.

Lorsque Callie se réveilla, Shelby lui confia des petites tâches susceptibles d'amuser une enfant : passer le plumeau, par exemple, pendant qu'elle-même astiquait les planchers, le carrelage, les chromes et les vitres – puisqu'elle n'avait plus de femme de ménage.

À la tombée du jour, elle prépara le dîner, mangea ce qu'elle put. Puis ce fut l'heure de la toilette et du coucher. Après avoir raconté une histoire à sa fille, elle termina les cartons et les entreposa au garage. Épuisée, elle s'offrit un bain chaud dans la baignoire à jets, puis se mit au lit armée d'un bloc et d'un stylo, dans l'intention d'établir un planning des jours à venir.

Elle s'endormit la lumière allumée.

Le menteur

Le lendemain matin, elle quitta la maison dès l'aube, avec Callie, Fifi et *Shrek*, l'attaché-case de Richard contenant bijoux et certificats, montres et boutons de manchette. Elle consulta encore trois banques, à la recherche du coffre, dans un périmètre plus large, puis ravala sa fierté et se gara devant la joaillerie.

La promesse d'un nouveau DVD eut raison du caprice de Callie, furieuse d'être sans cesse dérangée dans son film.

Un silence d'église régnait dans le luxueux magasin, où Shelby fut accueillie par une quadragénaire en tailleur noir, sobrement parée d'élégantes boucles d'oreilles en or.

– Bonjour. Je souhaiterais m'entretenir avec quelqu'un à propos d'une vente de bijoux.

– Je suis à votre service, madame. La vente de bijoux est notre métier.

– Je... Je voulais dire... J'ai moi-même quelques pièces à vendre. J'ai vu que vous étiez spécialisés dans le rachat.

– En effet.

D'un œil aussi sévère que son tailleur, la bijoutière toisa Shelby de la tête aux pieds, qui redouta de ne pas être assez bien habillée, et d'avoir peut-être mal camouflé ses cernes. Quoi qu'il en fût, comme sa grand-mère le lui répétait, une cliente était une cliente, et toutes méritaient le même respect.

– Puis-je m'entretenir avec quelqu'un ? redemanda Shelby, le dos droit, le regard assuré. Ou dois-je m'adresser à l'un de vos confrères ?

– Avez-vous les factures originales des articles que vous souhaitez vendre ?

– Pas toutes. Certains de ces bijoux m'ont été offerts. J'ai néanmoins les certificats d'authenticité et d'assurance. Croyez-vous que j'emmènerais ma fille avec moi si j'avais de la marchandise volée à revendre ?

Elle était à deux doigts de faire un scandale, et peut-être la vendeuse le sentit-elle.

– Un instant, je vous prie, dit celle-ci avant de s'éclipser.

– Maman, je veux rentrer à la maison.

– Moi aussi, ma chérie. Nous n'allons pas tarder.

– Puis-je vous aider ?

L'homme qui s'avança vers elle incarnait le cliché hollywoodien du vieil aïeul fortuné.

– Je l'espère, monsieur. Visiblement, vous achetez des bijoux, et j'en ai à vendre.

– Bien sûr. Allons nous asseoir.

– Je vous remercie.

Tout en s’efforçant de garder son maintien, Shelby prit place à la table ouvragée qu’il lui indiquait.

– J’ai quelques pièces que... mon mari m’a offertes. J’ai apporté les documents, naturellement, bredouilla-t-elle en sortant les écrins de la mallette et l’enveloppe kraft contenant les certificats. Je... Il... Nous... (Elle ferma les yeux, prit une profonde inspiration.) Je suis désolée, c’est la première fois...

– Il n’y a pas de souci, madame...

– Foxworth, Shelby Foxworth.

– Wilson Brown, se présenta le joaillier, en serrant délicatement la main qu’elle lui tendait. Si vous me montriez vos bijoux, madame Foxworth ?

Décidée à commencer par le plus gros, Shelby dénoua la bourse en soie qui renfermait sa bague de fiançailles. L’homme la déposa sur un plateau de velours et se munit d’une loupe.

– D’après le certificat, précisa-t-elle en lui remettant le document, il s’agit d’un diamant de trois carats et demi, taille émeraude, couleur D – d’une pureté exceptionnelle, je crois –, serti de six brillants, sur monture platine.

Le bijoutier leva les yeux de sa loupe.

– Madame Foxworth, je crains que ces diamants ne soient pas naturels.

– Pardon ?

– Ce sont des pierres artificielles.

Afin qu’il ne voie pas ses mains trembler, elle les dissimula sous le bureau.

– Autrement dit, ce sont des fausses...

– Elles ont été fabriquées dans un laboratoire. C’est néanmoins un très beau bijou.

Callie se mit à pleurnicher. Shelby sortit de son sac son téléphone portable en plastique.

– Appelle Granny, mon lapin. Raconte-lui ce que tu as fait aujourd’hui. Ce ne serait donc pas un diamant de couleur D ? reprit-elle. J’imagine que la bague ne vaut rien, de ce fait... En tout cas, pas les 155 000 dollars indiqués sur le certificat...

– Hélas, non, chère madame, répondit le vieil homme, la voix caressante. Je peux vous donner les noms d’autres experts, si vous souhaitez solliciter leur avis.

– Je vous fais confiance. Vous êtes honnête, je le vois.

Le menteur

Richard, lui, avait encore menti. Une fois de plus. *Ne t'effondre pas*, s'ordonna-t-elle. Pas maintenant, pas ici.

– Pouvez-vous jeter un coup d'œil au reste, s'il vous plaît, monsieur Brown, et me dire si ce sont eux aussi des faux ?

– Bien sûr.

Seuls les diamants des boucles d'oreilles étaient authentiques. Elle aimait ces petites dormeuses, pour leur simplicité ; elle n'éprouvait pas de gêne à les porter.

Elle était également attachée au pendentif en émeraude, car Richard le lui avait offert le jour de sa sortie de la maternité avec Callie. Et voilà qu'il se révélait aussi faux que son mari.

– Je peux vous proposer 5 000 dollars pour les boucles en brillants, si vous êtes toujours disposée à les vendre.

– Oui, je vous remercie. Ce sera parfait. Sauriez-vous qui pourrait être intéressé par le reste ? Un prêteur sur gages, peut-être ? En auriez-vous un à me recommander ? Je ne tiens pas... avec ma fille, vous comprenez... Je ne voudrais pas l'emmener dans des établissements sordides. Et... si ça ne vous ennuie pas, pourriez-vous me donner une idée de la réelle valeur de ces pièces ?

Le joaillier se renversa contre le dossier de son siège, le regard scrutateur.

– Le diamant de la bague de fiançailles est un beau spécimen de brillant synthétique, comme je vous l'ai dit. Je peux vous en offrir 500 dollars.

Shelby l'observa à son tour, tout en posant l'alliance assortie à côté de la bague.

– Combien pour les deux ?

Elle ne s'effondra pas et repartit avec 15 600 dollars. Les boutons de manchette n'étaient pas des faux, et elle en avait retiré ce qu'elle considérait comme un bonus. Jamais elle n'avait eu autant d'argent entre les mains. Certes, les dettes étaient loin d'être résorbées, mais c'était la première fois que Shelby empochait une telle somme.

Par ailleurs, Wilson Brown lui avait indiqué un confrère qui évaluerait les montres de Richard.

Elle tenta encore sa chance dans deux autres banques, puis abandonna pour la journée.

Callie choisit un DVD de *My Little Pony*, et Shelby s'acheta un ordinateur portable ainsi qu'un disque dur externe, se justifiant pour elle-même cette dépense par le caractère indispensable de cet outil, un investissement.

Que les bijoux fussent des faux était sans importance. Mieux

valait considérer qu'ils lui fournissaient un moyen d'aller de l'avant.

Elle consacra l'heure de la sieste à créer un tableau comptable, dans lequel elle inscrivit le montant de la vente des bijoux. Elle résilia leurs assurances. Des frais en moins, aussi minimes fussent-ils, comparés aux charges de la villa. Celles-ci atteignaient des sommets, malgré les chambres fermées. L'argent des bijoux permettrait de régler les arriérés de gaz et d'électricité.

Se souvenant tout à coup de la cave à vin dont Richard était si fier, elle y emporta l'ordinateur et commença à répertorier les bouteilles.

Quelqu'un les achèterait.

Et au diable l'avarice, elle en déboucherait une et dégusterait un bon cru au dîner. Elle opta pour un pinot gris – elle avait un peu appris à connaître les vins au fil des quatre années et demie précédentes ; tout du moins savait-elle ce qu'elle aimait. Le pinot gris se marierait à merveille avec le poulet-frites, le plat préféré de Callie.

À la fin de la journée, elle éprouva le sentiment de reprendre le dessus. Surtout lorsqu'elle découvrit 5 000 dollars dans le tiroir à chaussettes de Richard.

Ainsi, elle disposait à présent de 20 000 dollars pour se remettre à flot et repartir de zéro.

Allongée sur son lit, elle examina la clé du coffre.

– Quelle serrure ouvres-tu et que vas-tu me révéler ? Je mettrai le temps qu'il faudra, mais je ne renoncerai pas.

Elle envisagea le recours à un détective privé. Sans doute lui coûterait-il les yeux de la tête, mais il lui ferait gagner du temps.

Elle verrait d'ici quelques jours. D'abord, elle essaierait d'autres banques, plus près de Philadelphie, voire à Philadelphie même.

Le lendemain, elle récolta 35 000 dollars en vendant les montres de Richard, plus 2 300 pour ses clubs de golf, ses skis et ses raquettes de tennis. Cela lui mit tellement de baume au cœur qu'entre deux banques, elle emmena Callie à la pizzeria.

Peut-être pouvait-elle se permettre les services d'un détective privé, maintenant ; elle se renseignerait sur les tarifs. La priorité, c'était d'acheter une voiture. Si elle voulait un monospace, il lui faudrait déboursier une bonne partie des 58 000 dollars engrangés. De surcroît, il semblait judicieux d'apurer les soldes des cartes de crédit.

Elle vendrait le vin, et ce qu'il lui rapporterait serait destiné au détective.

Plutôt que de sortir la poussette du coffre et de la déplier, Shelby prit Callie dans ses bras.

Le menteur

– Veux pas y aller, bougonna la fillette, avec une moue renfrognée.
– Je n’y vais pas non plus de gaieté de cœur, mon chat, mais ce sera la dernière. Ensuite, on rentrera à la maison et on se déguisera.

– Je serai la princesse.

– Comme il vous plaira, Votre Altesse.

Elle pénétra dans la banque avec une petite fille radieuse, se plaça dans la file la plus courte et attendit son tour.

Elle ne pouvait pas continuer à imposer ce rythme à Callie, l’emmener ainsi partout en voiture tous les jours. Elle-même était fatiguée et irritable, et pourtant elle n’avait pas trois ans et demi.

Cette banque serait la dernière. Elle ferait ensuite appel à un privé. Les meubles se vendraient, le vin se vendrait. Elle était optimiste, elle en avait fini de se laisser ronger par l’angoisse.

Sa fille calée sur une hanche, elle s’avança vers la guichetière, qui la dévisagea par-dessus ses lunettes à monture rouge.

– Que puis-je faire pour vous, madame ?

– Je souhaiterais voir le directeur. Je suis Mme Richard Foxworth, j’ai perdu mon mari en décembre, j’ai une procuration sur ses comptes.

– Toutes mes condoléances.

– Merci. Nous avons un coffre ici, je crois.

L’expérience lui avait appris à aller droit au but, au lieu de tourner maladroitement autour du pot : elle avait trouvé une clé, ignorait ce qu’elle ouvrait – il n’y avait aucune honte à dire la vérité.

– Mme Babbington devrait pouvoir vous renseigner. Elle est dans son bureau. Au fond du couloir sur votre gauche.

– Je vous remercie.

Shelby trouva le bureau et frappa à la porte vitrée entrouverte.

– Excusez-moi de vous déranger. Votre collègue m’a envoyée vers vous. Je souhaiterais accéder au coffre de mon époux.

Droite comme un i, elle entra dans l’alvéole et s’assit face à la banquière, Callie sur ses genoux.

– J’ai une procuration, et la clé. Je suis Mme Richard Foxworth.

– Foxworth, voyons voir... répondit la femme en pianotant sur son clavier. Tu as des cheveux magnifiques, ajouta-t-elle à l’attention de Callie.

– Comme maman, dit la fillette en caressant ceux de sa mère.

– Oui, comme ta maman. Vous n’avez pas de procuration sur le coffre, madame Foxworth.

– Je... Pardon ?

– Votre mari a signé un pouvoir uniquement pour le compte courant.

- Mais il a bien un coffre ici ?
- Tout à fait. Malheureusement, je ne peux pas vous autoriser à l'ouvrir. Il faudrait qu'il vienne modifier la procuration.
- C'est que... Ce ne sera pas possible. Il...
- Mon papa, il est au ciel.
- Oh, je suis désolée, s'apitoya Mme Babington, confuse.
- Il est au paradis, avec les anges. Maman, Fifi veut rentrer à la maison.
- Bientôt, ma puce. Il... Richard... Mon mari est décédé dans un accident de bateau. Une tempête... En décembre. Le 28. J'ai les attestations. Ils ne délivrent pas de certificat de décès tant que...
- Je comprends. Avez-vous une pièce d'identité, madame Foxworth ?
- Oui, bien sûr. J'ai également apporté l'acte de mariage, le rapport de police et des courriers du notaire.
- Shelby remit une liasse de documents à Mme Babbington, puis elle retint son souffle.
- En principe, il vous faudrait une ordonnance judiciaire pour accéder au coffre.
- Ah bon ? Je demanderai aux avocats de Richard. Enfin, aux miens, maintenant.
- Accordez-moi juste un petit instant...
- Mme Babbington parcourut les documents tandis que Callie s'agitait sur les genoux de sa mère.
- On va se déguiser, maman ? Tu avais dit qu'on se déguiserait.
- Tout à l'heure. Et on organisera un goûter de princesse. Réfléchis aux poupées que tu veux inviter.
- Callie commença à les énumérer, et Shelby réalisa que la nervosité lui provoquait une impérieuse envie d'aller aux toilettes.
- Tout est à jour. Je vais vous conduire au coffre.
- Maintenant ?
- À moins que vous ne préfériez revenir à un autre moment ?
- Non, non, je vous remercie infiniment. (Elle en avait presque le vertige.) Ce qu'il y a... C'est la première fois... Je...
- Ne vous inquiétez pas, je vous montrerai. J'aurai d'abord besoin de votre signature. Laissez-moi juste imprimer le formulaire. On dirait que les princesses seront nombreuses, à ce goûter ! J'ai une petite fille qui doit avoir à peu près ton âge et qui adore se déguiser, elle aussi, déclara Mme Babbington en souriant à Callie.
- Elle a qu'à venir.

Le menteur

– Seulement elle habite à Richmond, en Virginie. Si vous voulez bien signer ici, madame Foxworth.

Tant de pensées se bouscuaient dans son esprit que Shelby parvenait à peine à lire.

La banquière utilisa une carte magnétique ainsi qu'un code pour accéder à une salle souterraine, dont les murs étaient couverts de casiers numérotés. Le coffre de Richard portait le numéro 512.

– Je vous laisse tranquille, dit la femme en se retirant. Si vous avez besoin de moi, je serai dans mon bureau.

– Merci beaucoup. Pourrai-je emporter le contenu du coffre ?

– Absolument.

Et là-dessus, elle disparut en tirant un rideau.

Shelby déposa l'attaché-case sur une table, ainsi que le fourre-tout qui lui tenait lieu de sac à main, dans lequel elle pouvait transporter les affaires de Callie. Puis, en serrant sa fille contre elle, elle s'approcha du coffre.

– Aïe ! Tu me fais mal, maman !

– Pardon, ma chérie, excuse-moi. Maman est un peu nerveuse.

D'une main tremblante, elle introduisit la clé dans la serrure, et tressaillit lorsque le verrou cliqueta.

– Et voilà, murmura-t-elle. Tant pis s'il est vide ou s'il ne contient que de la paperasse sans intérêt. L'important, c'est que je l'aie trouvé. Par mes propres moyens. Toute seule. Je dois te lâcher une minute, ma puce. Ne bouge pas, reste près de moi.

Elle délogea le coffre de son casier et le posa sur la table. Puis se contenta de le regarder.

– Nom de Dieu de nom de Dieu...

– Nom de Dieu, maman !

– Ne jure pas, mon ange. Maman n'aurait pas dû jurer.

Elle s'appuya un instant contre la table, en découvrant des liasses de billets, retenus par des bracelets de papier.

Elle compta le nombre de liasses, puis le nombre de billets qu'elles comportaient.

– Vingt-cinq fois 10 000 dollars...

Telle une voleuse, elle glissa un regard anxieux vers le rideau, puis rangea les billets dans la mallette.

Au fond du coffre restaient trois permis de conduire. Portant la photo de Richard, chacun à un nom différent. Ainsi que trois passeports.

Et un semi-automatique calibre 32. Qu'elle n'osa pas toucher. Néanmoins, elle se força à retirer le chargeur.

Pour avoir grandi dans les montagnes du Tennessee, entourée de deux frères, dont l'un travaillait aujourd'hui dans la police, elle savait manier les armes à feu. Avec Callie, il était cependant hors de question qu'elle transporte un pistolet chargé.

Elle le rangea dans l'attaché-case, de même que les deux chargeurs de rechange, les passeports et les permis de conduire. Elle découvrit aussi des cartes de sécurité sociale, des cartes Visa et American Express, aux trois mêmes noms.

– Maman, on s'en va... s'impacienta Callie en tiraillant la jambe du pantalon de sa mère.

– Une seconde, s'il te plaît.

– Tout de suite, maman !

– Une seconde, répéta-t-elle d'un ton ferme.

Parfois, les enfants avaient besoin qu'on leur rappelle qui commande. Le menton tremblant, Callie se cacha le visage derrière son chien en peluche. Les mamans ne devaient pas non plus oublier qu'une enfant de trois ans avait le droit d'être fatiguée. Shelby se pencha et déposa un baiser sur le crâne de sa fille.

– J'ai presque terminé, ma chérie.

Si tout cela semblait irréel, Callie, elle, appartenait à la réalité. Et elle représentait ce que Shelby avait de plus cher au monde. Avec plus de 200 000 dollars, elle pourrait acheter une bonne voiture, rembourser une partie des dettes, et peut-être même envisager d'acquérir une petite maison, quand elle aurait un emploi stable.

Sans le vouloir, Richard avait assuré l'avenir de sa fille.

Shelby, quant à elle, pouvait enfin respirer.

Elle prit Callie dans ses bras, passa son sac sur l'épaule et empoigna la mallette avec force comme si sa vie en dépendait.

– Allons-y, mon lapin. C'est l'heure du goûter.

3

Shelby rouvrit toutes les pièces, remonta le chauffage et alluma des feux dans les cheminées – chacune des sept que comptait la villa.

Elle acheta des fleurs fraîches, prépara des cookies.

Si elle voulait vendre la maison rapidement, il lui fallait chouchouter les acquéreurs potentiels.

Quant à la dépersonnaliser, comme l'avait recommandé l'agence immobilière, cette demeure n'aurait pu l'être davantage.

De toute façon, Shelby l'avait toujours trouvée impersonnelle. Avec des meubles rustiques, une déco dans des tons plus chaleureux, peut-être aurait-elle été plus accueillante. Mais c'était là sa sensibilité propre, et, pour l'heure, ses goûts importaient peu.

L'agent immobilier, une femme, arriva chargée de fleurs et de biscuits. Si Shelby avait su, elle aurait économisé du temps et de l'argent. La courtière avait en outre amené ce qu'elle appelait « une équipe de décorateurs », qui s'affaira sur-le-champ à changer la disposition des meubles, à allumer des photophores, à exposer des bouquets çà et là. Shelby avait acheté une douzaine de bougies parfumées. Elle les rapporterait au magasin. Ou les garderait. Elle aviserait en temps voulu.

– Tout est d'une propreté étincelante. Vous pourrez féliciter votre femme de ménage.

À la pensée des soirées passées à briquer et à épousseter, Shelby se contenta d'esquisser un sourire poli.

– Je suis sûre que la maison trouvera rapidement preneur. Les acheteurs se méfient parfois des vendeurs pressés, mais je suis confiante : nous aurons des offres, et sans tarder.